Jean Martin, Yvon Pellerin, *Du lin à la toile, la proto-industrie textile en Bretagne*

Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2008, 336 p.

Aurore Théault

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/179>

DOI : 10.4000/abpo.179

ISBN : 978-2-7535-1513-0

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2009

Pagination : 201-204

ISBN : 978-2-7535-0875-0

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Aurore Théault, « Jean Martin, Yvon Pellerin, *Du lin à la toile, la proto-industrie textile en Bretagne* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 116-1 | 2009, mis en ligne le 31 décembre 2009, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/179> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.179>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Presses universitaires de Rennes

Jean Martin, Yvon Pellerin, *Du lin à la toile, la proto-industrie textile en Bretagne*

Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2008, 336 p.

Aurore Théault

RÉFÉRENCE

Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2008, 336 p.

- 1 Le livre réunit 19 communications présentées lors des colloques intitulés « Rencontres autour de l'Histoire... du lin et de la toile » qui s'était tenu à Langoat et à Saint-Thélo. Cet ouvrage bien pourvu en cartes, tableaux et photographies actuelles ou anciennes interroge sur les raisons qui ont poussé l'activité textile en Bretagne à naître, à se développer et aussi à disparaître. Il s'agit ici de démontrer que, bien que cette activité ait été pratiquée à l'échelle locale (cela entre dans la définition de la proto-industrie) et bien qu'elle ait périclité, elle a permis à la Bretagne de développer son commerce toilier à l'échelle nationale puis internationale de sorte que l'on peut dire que la toile bretonne a participé à la mondialisation des échanges. Ce sujet repousse complètement les frontières des enseignements puisqu'une approche de l'activité textile implique, outre des interrogations d'ordre historique, des questionnements sur la géographie, la biologie, l'écologie, l'économie, les techniques agricoles, etc. La bibliographie s'en trouve ainsi largement étoffée, allant même jusqu'à faire découvrir aux lecteurs des ouvrages littéraires tel que le livre de Geneviève Massignon, *Contes traditionnels des teilleurs de lin du Trégor*, éditions Picart, Paris, 1965.
- 2 L'ouvrage, équitablement partagé en deux grandes parties commence par évoquer l'activité linière dans la région du Trégor, située à l'Ouest de la Baie de Saint-Brieuc. L'aspect historique du sujet est inévitable pour bien planter le décor. Aussi, Jean Martin rappelle les grandes phases de production du lin dans le Trégor depuis 1550 jusqu'en

1950. Il y explique que l'adaptabilité du sol et du climat à la culture du lin a favorisé son implantation et son développement en Bretagne au point de permettre à la région de s'inscrire dans le marché mondial. Mais, la fermeture des marchés internationaux (vers la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle) précipite l'industrie textile dans l'impasse et encourage le renouveau de l'agriculture céréalière. S'ensuit une forte émigration de la population rurale bretonne vers les villes. Aujourd'hui, ne persiste dans les campagnes qu'un désir de « valorisation du patrimoine » comme l'explique l'ethnologue Armelle Barbier-Le Deroff, matérialisé par des fêtes populaires au cours desquelles on commémore la culture du lin (arrachage, teillage...). Mais comment parler du lin sans évoquer l'aspect agricole qui en découle ? Outre les étapes traditionnelles de production de la plante (labourage de la terre, semailles, récolte...), Jean Martin, Thierry Hamon, Daniel Giraudon et Dominique Poulain mettent l'accent sur les techniques spécifiques à cette culture tel que l'égrugeage, qui consiste à réduire en poudre les graines ou encore le rouissage, qui est l'objet de l'article convaincant de Thierry Hamon et qui aboutit à extraire du lin des substances toxiques. Les habitudes humaines sont, elles aussi, modifiées par la culture de la plante comme le montre de façon très originale Daniel Giraudon dans son article. Thierry Hamon et Patrick Pichouron, quant à eux, rappellent que, de même qu'il existe des métiers typiquement liés à cette culture (fileurs, *filotiers*), l'architecture de la région du Trégor est, elle aussi fonction du lin, à l'image des rouissoirs dont il reste encore quelques traces. D'ailleurs, Thierry Hamon pointe le doigt sur l'un des problèmes de la culture du lin. Cette difficulté est d'ordre écologique. En effet, le rouissage en eaux vives, très fréquent à l'époque, a fait l'objet d'une législation rigoureuse et contradictoire du fait de la toxicité de cet acte. Enfin, l'ouvrage s'attache dans cette première partie à évoquer les questions économiques liées à l'exploitation de la plante dans cette partie de la Bretagne. Le commerce du lin doit, selon Jean Martin et Philippe Jarnoux, être appréhendé à plusieurs échelles. L'échelle locale, bien entendu, qui se résume à des échanges sur les marchés et qui réserve son lot de difficultés (mauvais état des routes, cabotage...) et l'échelle nationale et internationale, particulièrement sur trois grands axes à savoir l'axe flamand, notamment pour l'achat de graines, et les directions anglaises et espagnoles. De même, les activités humaines liées au commerce de la plante ont plusieurs niveaux allant du transporteur au grand négociant. Notons pour finir que l'aspect économique de la production du lin dans le Trégor a, selon Jean-Jacques Monnier, influencé les comportements politiques de ses habitants. L'historien constate, en effet, que, à mesure que l'industrie textile dépérit, la population Trégoroise s'oriente vers les partis de gauche.

- 3 La seconde partie de l'ouvrage intitulée « Diversité de la proto-industrie textile bretonne » se focalise sur un aspect original de l'économie bretonne : la proto-industrie. On désigne par proto-industrie l'activité de fabrication rurale, domestique et saisonnière pour des marchés extérieurs à la région de production. Il est, par conséquent, dans cette partie, largement question d'économie. On distingue ainsi les articles consacrés à la production de toile locale et ceux qui regardent le commerce de ces mêmes toiles à l'échelle du monde. Toutefois, il serait naïf de croire que les liens n'existent pas entre le local et l'international. C'est justement ce que tente de démontrer Yann Lagadec en confirmant que la production textile en Bretagne est fondamentalement rurale, exception faite des cotonnades nantaises, mais que les débouchés sont principalement internationaux. André Lespagnol ajoute qu'au point de départ de cette production bretonne on trouve la Baltique puisque c'est ici que sont

achetées les graines de lin ou de chanvre. Par conséquent, la mondialisation du commerce textile est bel et bien présente aux deux extrémités de la chaîne. D'un point de vue purement local, Monique Le Charles, Andrée Le Gall-Sanquer, Jean-Luc Richard et Louis Elegoet s'attachent à décrire concrètement l'organisation de la production de toiles en Bretagne. Alors que la première prend l'exemple des toiles Noyales confectionnées à partir de chanvre, Andrée Le Gall-Sanquer et Jean-Luc Richard montrent en quoi l'étape du blanchiment du fil est importante puisqu'elle permet à la matière première d'accroître considérablement son prix de vente. Louis Elegoet, quant à lui, décrit, avec précision, le mode de vie des paysans-marchands de la région du Léon, lesquels ont une place centrale dans une histoire de la proto-industrie. Beaucoup plus riches que des paysans ordinaires, ces bourgeois ont immigré dans les campagnes bretonnes pour bénéficier d'un statut plus favorable. Toutefois, l'épisode des manufactures de toiles en Bretagne est de courte durée et aboutit à un échec cuisant. Jean Martin tente d'en expliquer les raisons et montre que ce déclin est la conséquence logique de plusieurs phénomènes. Pour Jean Martin, les échanges internationaux ont aussi leurs effets pervers et la concurrence des Silésiens qui produisent à moindre coût en est bien un. À cela s'ajoute l'arrêt du marché espagnol en 1815. À l'échelle locale, la mécanisation trop faible, le fait que la marchandise passe entre plusieurs mains (linotiers, etc.) provoquant un surcoût du produit fini et la disparition progressive des grands marchands de toiles sont autant d'éléments qui précipitent la proto-industrie toilière en Bretagne dans le vide et ceci malgré un sursaut éphémère à la Restauration. Néanmoins, quelques historiens comme Serge Chassagne (« Encore la proto-industrie, ou vingt ans après » ; *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, tome 107, Rennes, 2000) ou Yves Blavier (*La société linière du Finistère*, Rennes, PUR, 1999, 250 p.) adoptent un sentiment moins pessimiste et considèrent que le sursaut de la Restauration n'est pas si anecdotique que cela. Ils font, en effet, remarquer que le passage du stade proto-industriel à la phase de l'industrialisation a été réalisé à Landerneau avec la société linière du Finistère (1827), à Angers avec les usines Besnard-Bessonneau (1840) ou encore à Cholet avec les premières filatures mécaniques. Reprenant l'avis de Jean Martin, André Lespagnol évoque une dernière raison à cette chute, raison qui est confirmée par Samuel Guicheteau dans son chapitre sur les indiennes Nantaises. Les indiennes sont des cotonnades colorées qui imitent les étoffes indiennes. Elles sont produites à Nantes et bénéficient d'une mécanisation beaucoup plus développée que les toiles bretonnes. Aussi, André Lespagnol estime que la mode du coton, déclenchée par les indiennes nantaises a favorisé un certain désintérêt pour les toiles bretonnes d'autant plus que les cotonnades bénéficient, grâce à la mécanisation, d'une qualité supérieure. En conséquence, la misère s'installe dans les campagnes bretonnes à partir de la fin du XVIII^e siècle et touche particulièrement les plus pauvres (tisserands et filandières). Roger Toinard montre qu'on cherche vainement à produire plus et mieux en éliminant la jachère et en développant l'enseignement agricole. Mais très vite, on assiste à un exode rural qui, au départ, ne se veut que temporaire mais qui, pour la plupart, devient définitif. Dans les campagnes, on laisse irrémédiablement de côté la culture des plantes à textile pour se consacrer entièrement à la production de plantes céréalières, moins risquée.

- 4 La proto-industrie textile est, sans conteste, un phénomène indissociable de l'histoire de la Bretagne ne serait-ce que par ses conséquences démo-économiques à l'échelle de la région et même à l'échelle globale. Mais gardons-nous de penser que ce processus économique est une particularité bretonne. La région normande du Perche s'est

distinguée au XVII^e et au XVIII^e siècles par la prospérité de sa proto-industrialisation textile (fabrication de toiles de chanvre et industrie lainière des étamines, voir : CAILLY, Claude ; « Proto-industrialisation textile et développement régional rural, XVIII^e-XIX^e siècles, l'exemple de l'industrie toilière du Perche » ; *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, tome 107, 2000). La production du lin ou du chanvre s'est éteinte en Bretagne au XIX^e siècle tout comme dans le Perche pour laisser le champ libre au coton que l'on importe de l'étranger. Pourtant, la mode écologique du moment voudrait que l'on refasse confiance à ces plantes cultivées à notre porte. Cet ouvrage voulait, à l'image des fêtes populaires bretonnes décrites par Marie-Armelle Barbier-Le Deroff, que l'on commémore ce passé révolu, mais en réalité c'est un sujet très actuel auquel nous avons à faire : celui de la défense de l'écologie.